



## L'abbé Paul-Napoléon Bruchési à Québec (1880-1884)

Jean Bruchési, M.S.R.C.

Number 21, 1956

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1079988ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1079988ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

### ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Bruchési, J. (1956). L'abbé Paul-Napoléon Bruchési à Québec (1880-1884). *Les Cahiers des Dix*, (21), 137–157. <https://doi.org/10.7202/1079988ar>

# L'abbé Paul-Napoléon Bruchési à Québec

(1880-1884)

Par JEAN BRUCHÉSI, M.S.R.C.

Un jour de mars 1880, les lecteurs de *La Minerve* étaient mis au courant d'une rumeur qui circulait à Montréal: « On dit que M. le Docteur (sic) Bruchési, dont Mgr de Montréal avait fait son secrétaire privé, doit prochainement quitter l'Évêché de Montréal pour occuper une chaire de l'Université Laval, à Québec. » Presque aussitôt *L'Abeille*, journal du Séminaire de la vieille capitale, publiait la confirmation de la nouvelle: « Nous apprenons avec bonheur que l'abbé Bruchési, du diocèse de Montréal, doit venir au Séminaire de Québec, comme prêtre auxiliaire. Il arrivera ici peu de temps après Pâques. »

Qui était ce « docteur », cet abbé Bruchési ? Pas tout à fait un inconnu, du moins pour les quelques centaines de Québécois qui avaient assisté à la grand'messe des Rois, trois mois plus tôt, dans leur vénérable basilique et y avaient entendu, sur la royauté de Jésus-Christ, un sermon dont plusieurs parlaient encore avec enthousiasme. A les en croire, le jeune prédicateur était « certainement appelé à briller dans la chaire sacrée », tant sa voix était sympathique, sa diction et sa prononciation parfaites, son élégance d'expression peu commune et ses idées élevées. On se répétait qu'il venait tout juste de terminer ses études théologiques à Paris et à Rome, qu'il avait un visage aux traits fins, qu'il était mince, de petite taille et d'apparence frêle . . . presque un enfant ! A peu près personne, à vrai dire, n'en savait davantage.

\* \* \*

Paul-Napoléon Bruchési était né à Montréal le 29 octobre 1855.<sup>(1)</sup> Son père y tenait un florissant commerce d'épicerie, dans la paroisse Saint-Joseph, non loin de l'emplacement où, quelque vingt ans plus tard, s'élèverait la cathédrale. Son grand-père et sa grand-mère étaient

<sup>(1)</sup> Il y eut donc cent ans, au mois d'octobre 1955, que naquit le deuxième archevêque de Montréal.

arrivés au Canada — lui originaire de Malte, elle venue de Naples — aux environs de 1810. A onze ans, il était entré au collège des Sulpiciens pour y faire ses études classiques et y avait pris comme directeur de conscience Clément-François Palin d'Abonville, professeur de versification qui avait à peine vingt-huit ans et qui allait devenir, en 1889, le premier supérieur du Collège canadien de Rome. Partageant les premières places avec deux condisciples appelés comme lui à jouer un rôle marquant dans l'histoire de notre pays, Adélarde Langevin et Frédérick Monk, le jeune Bruchési eut un jour — ce fut exactement le 27 mai 1874, comme en fait foi sa correspondance avec M. Palin — la certitude de sa vocation religieuse. C'est alors, à la fin de sa première année de philosophie, qu'il exprima le vif désir de poursuivre ses études à Paris et à Rome. Muni de l'autorisation paternelle, lesté de pièces d'or — souverains d'une valeur de \$5.00 chacun à l'époque — qu'il portait dans un petit sac attaché à sa ceinture, il quitta Montréal pour Québec, le 2 septembre, à bord du *Trois-Rivières*. Le lendemain, à 5 h. 30 du soir, un esquif le conduisait au transatlantique *Dominion* qui lui sembla être une « ville flottante ». En même temps, il voyait s'éloigner le *Trois-Rivières* qui ramenait à Montréal son père, sa mère et deux de ses frères, « mes trésors et mes amours », murmurait-il tout bas en refoulant ses larmes.

Sa première année d'« exil » (1874-75), Paul-Napoléon Bruchési la passa au Séminaire d'Issy-les-Moulineaux pour compléter sa philosophie. Autant que possible, il se ménage des sorties dans Paris, consacrées à la visite des églises célèbres et des musées, voire à des séances de la Chambre des Députés où il entend Gambetta, Mgr Dupanloup, Jules Favre, le marquis Chesnelong, dont l'un des fils, appelé à devenir archevêque de Sens, sera son condisciple au Séminaire français de Rome. Et quand arrivent les grandes vacances, il les emploie à parcourir les environs de la capitale ou certaines régions de la province française: Chartres à qui il découvre « quelque ressemblance avec Québec », Tours, les châteaux de la Loire, Solesmes, La Flèche, Angers, Lourdes, et Le Mans où il se lit d'amitié avec Auguste-Eugène Aubry qui avait enseigné le droit romain à Laval (1857-66) et qui lui parle d'Ernest Gagnon, tout comme il livre à ce dernier ses propres impressions sur le Canadien.

Les vacances terminées, Napoléon Bruchési espère partir pour Rome, avec l'intention d'habiter le Séminaire français où Mgr Tasche-

reau a été pensionnaire. C'est que dans sa poitrine, dit-il, « bat un cœur bien romain ». Mais, comme il semble caresser aussi le rêve de devenir Sulpicien, M. Palin lui conseille plutôt d'entrer au Séminaire Saint-Sulpice, de Paris. Il s'y présente donc au mois d'octobre, non sans s'être fait tirer l'oreille et il y entreprend sa première année de théologie. « Je veux étudier comme un loup, sans me fatiguer », écrit-il à son fidèle correspondant. Il apprend l'italien, car il est loin d'avoir renoncé à Rome, et l'hébreu par surcroît. Une ou deux fois la semaine, il dirige un catéchisme de persévérance pour les petites filles pauvres de la paroisse Saint-Sulpice.

Une autre année s'achève, et dès juillet 1876, à peine les examens « avalés comme un verre d'eau », il part pour l'Italie. Il y restera jusqu'en juillet 1879, pensionnaire du Séminaire français, élève de l'Université grégorienne, de l'Apollinaire et de la Propagande. Il assistera à la dernière audience de Pie IX et au couronnement de Léon XIII, emploiera ses vacances à visiter l'Italie du centre et du sud, montrant une préférence marquée pour la baie de Naples d'où est venue sa grand-mère; et il sera ordonné prêtre à Saint-Jean de Latran, le 21 décembre 1878, en même temps qu'un jeune noble italien du nom de Giacomo della Chiesa, devenu, en 1914, le Pape Benoît XV.

Une dernière année d'études, couronnée de brillants examens, et c'est le retour à Montréal, en août 1879. L'abbé n'a pas encore vingt-quatre ans. A Rome, il s'inquiétait du sort que son évêque lui ferait et il supportait mal de légitimes appréhensions, comme en ont tous connu, à la veille du retour, ceux qui ont fait en Europe un stage d'études plus ou moins long... A l'époque, les relations ne sont pas des plus cordiales entre Saint-Sulpice et l'évêché de Montréal. L'ouverture officielle des cours (automne 1878) à la succursale universitaire de Laval n'a pas mis fin, bien au contraire, à l'opposition féroce de l'École Victoria. Une partie du clergé de la Province doit se défendre contre l'accusation d'exercer une influence indue lors des campagnes électorales, pendant qu'une autre partie du clergé, à Québec surtout, s'entend reprocher d'incliner vers le libéralisme doctrinaire, sinon d'avoir partie liée avec la franc-maçonnerie !

Mgr Fabre n'est pas sans avoir entendu célébrer les qualités morales et intellectuelles de l'abbé dont il connaît du reste et estime la famille. Aussi bien, après l'avoir laissé prendre un peu de repos parmi les siens qui sont au comble du bonheur, au terme d'une séparation

de cinq ans, l'évêque se l'attache en qualité de secrétaire. Mais ce n'est pas en vain qu'on a fait, à Paris et à Rome, des études couronnées de succès, qu'on passe déjà pour avoir la plume élégante et la parole facile, pour posséder beaucoup de science et une solide doctrine. Dès les premiers sermons ou les premiers discours, la preuve est faite que l'ancien élève des Sulpiciens, le « docteur » des universités romaines répond aux espoirs qu'on avait mis en lui. Les invitations à prêcher se multiplient rapidement; il en vient même de Québec, à tel point que, sans en prendre ombrage à proprement parler, Mgr Fabre a l'air de craindre, pour cet ecclésiastique si jeune et tellement doué, la griserie de triomphes trop rapides. L'abbé lui-même, qui est d'une nature extrêmement sensible et vibrante, se sent animé d'un zèle, d'un besoin d'action plus ou moins compatibles avec ses fonctions de secrétaire. Comment accorder celles-ci, par exemple, avec l'ardeur qu'il éprouve pour les travaux de l'esprit, particulièrement pour la littérature ? Il a des aspirations encore imprécises, dont il ne sait pas au juste si elles le conduiront à Saint-Sulpice, si elles l'attacheront à l'enseignement ou au ministère paroissial.

Quand il est allé à Québec, pour y faire le mémorable sermon de la Fête des Rois, il a entendu dire que l'abbé Nazaire Bégin, de quinze ans son aîné, préfet des études au Séminaire et professeur de dogme à Laval, songeait à abandonner sa chaire. Si l'Université, qui a pour recteur l'abbé Thomas-Étienne Hamel <sup>(2)</sup> est vraiment en peine pour le remplacer, que n'invite-t-elle l'abbé Bruchési ? Il suffira que Mgr Taschereau, archevêque de Québec, prie Mgr Fabre de le lui prêter... De fait, non sans quelque hésitation toutefois, celui-ci donne son consentement. Et c'est ainsi qu'après les vacances de Pâques, le nouveau professeur de dogme à la faculté de théologie de Laval, se transporte à Québec. Dans le train qui l'y amène, un voyageur d'âge mûr a bien vu le jeune prêtre dont les yeux pétillent d'intelligence — « Quelque chose me dit que vous devez être M. Bruchési, nommé professeur à Laval ». — « Et moi, quelques chose me dit que vous devez être M. Ernest Gagnon, écrivain, musicien, le plus spirituel des hommes ».

M. Palin, aussi, avait donné son approbation. D'avance il se félicitait des rapports que son fils spirituel aurait avec l'abbé Bégin qui assumerait bientôt la direction du Petit et du Grand Séminaire. » On en dit tant de bien, et même vous avez déjà tant confiance en lui

(2) 1871-80 et 1883-86.

que j'en ai la plus haute idée. Ouvrez-lui bien votre cœur, et faites ce qu'il vous dira ».<sup>(3)</sup>

De fait, dès l'arrivée de l'abbé Bruchési à Québec, le prochain cardinal-archevêque n'est pas seulement un sage conseiller pour le futur archevêque de Montréal: il en devient l'ami, comme le devient également le grand-vicaire Cyrille Légaré, beau-frère de Charles Langelier, alors maire de Québec, adversaire déclaré des « castors » et des ultramontains du Cercle catholique, plus ou moins « intégristes », vers qui incline parfois l'abbé Bruchési, en raison de la profonde admiration qu'il a pour Louis Veillot. Et l'exemple est vite suivi par l'abbé Cyrille-Alfred Marois, secrétaire de Mgr Taschereau, qui trouve en son jeune confrère une ressemblance profonde avec l'abbé Perreyve, par Albert Lefavre, consul de France à Québec, préoccupé de faire venir des capitaux français<sup>(4)</sup>, le docteur Narcisse-Eutrope Dionne, directeur du *Courrier du Canada*, le juge Adolphe Routhier, le négociant Ferdinand Hamel, La Broquerie Taché, secrétaire de Chapleau, Jules-Paul Tardivel, dont l'abbé ne prise pas toujours l'esprit « trop mordant et trop caustique », l'avocat Adalbert Fontaine, Thomas Chapais surtout, — qui a vingt-deux ans — secrétaire du lieutenant-gouverneur Robitaille. Tel est, en somme, le groupe d'amis, qui croîtra ou diminuera suivant les circonstances, qui formera à tout événement le noyau fidèle des « vendredis » d'Ernest Gagnon dans l'hospitalière demeure de la rue Hébert. Il est vrai que d'autres maisons ouvriront largement leurs portes à l'abbé Bruchési, tout le temps qu'il vivra à Québec: celles de Ferdinand Hamel, de Clément Cazeau, de Narcisse Lemieux, de Joseph Hardy, et celle des Guay. Mais il semble bien que la maison d'Ernest Gagnon, avec celle de son frère Gustave, eut le premier choix, en raison précisément des célèbres « vendredis ». Dans ces réunions joyeuses, dont l'abbé est le boute-en-train, la soirée commence par des lectures empruntées généralement au théâtre classique dont on se partage les rôles, se poursuit par des récitations de poèmes et des « bouts » de conférences donnés en primeur, se termine par des pièces de musique qu'Ernest ou Gustave Gagnon interprètent, ou par des chants qu'à tour de rôle ceux-ci accompagnent au piano et dont les gais compagnons reprennent en chœur les refrains: « Plus grand dans sa simplicité... »,

(3) Lettre du 15 avril 1880.

(4) Les démarches de M. Lefavre sont à l'origine de la fondation du Crédit Foncier franco-canadien et d'une Société des Phosphates.

« Brise du soir si légère... », « Salut à la France... », « La Reine Blanche... » — dont les paroles et la musique avaient été composées par deux Ursulines de Clermont-Ferrand — « Santa Lucia... » que l'abbé a rapportée d'Italie et qu'il aime particulièrement à chanter.

C'est assez dire que le jeune prêtre montréalais s'est rapidement trouvé chez lui à Québec. Comme il est essentiellement un homme aimable pour la société, *vir amabilis ad societatem*, c'est à qui le recevrait et lui ferait fête. Et il ne se soustrait pas plus aux invitations qu'il ne se dérobe aux tâches qu'on lui confie. En septembre, il reprend son enseignement du dogme à la faculté de théologie. Il y ajoute celui du catéchisme aux élèves des classes supérieures du Petit Séminaire et la prédication dominicale aux élèves des Ursulines pour qui il dit la messe, étant devenu en quelque sorte l'assistant de l'abbé Georges-Louis LeMoine, « chapelain inamovible »<sup>(5)</sup> qui, incapable de prononcer le nom de son auxiliaire, ne le désigne pas autrement que par ces mots : « Le petit prêtre qui m'aide ». Et des sermons, et des conférences, et des articles au *Courrier du Canada*, à *La Vérité*, dans *L'Étendard*, auquel Ernest Gagnon lui-même collabore sous le pseudonyme, longtemps demeuré secret, de Léon Lefranc, dans *La Revue canadienne*, *Les Soirées canadiennes* ou *Le Journal des campagnes*.

Dans l'intervalle, son père spirituel, M. Palin, est parti pour le Séminaire Saint-Charles, à Baltimore, où il dirigera la section de philosophie jusqu'en 1884. Cela ne fait qu'un peu plus de distance à parcourir pour les lettres que l'abbé envoie régulièrement, et dans lesquelles il décrit ses états d'âme, raconte ses joies, ses peines, ses doutes ou ses scrupules, dit à quoi il occupe ses journées, les réflexions qu'il entend en marge des principaux événements de la vie québécoise ou canadienne, quand il n'exprime pas ce que lui-même en pense. Pour l'instant, en cette fin de septembre 1880, la sérénité est totale. « Je suis toujours heureux à Québec et je ne m'inquiète pas de l'avenir ».<sup>(6)</sup> M. Palin a bien le pressentiment que son « enfant » retournera à Montréal, mais il lui recommande, en attendant, d'être « circonspect » dans toutes ses démarches et « discret » dans tous ses plans pour l'avenir. Et l'abbé de lui répondre : « Vous pensez que je retournerai à Montréal... Pour moi, je n'en sais rien, et je n'y songe pas. Je suis heureux ici. »<sup>(7)</sup> M. Palin n'insiste pas : « Puisque vous êtes

(5) Depuis 1864.

(6) Lettre du 21 septembre 1880.

(7) Lettre du 8 novembre 1880.

heureux à Québec et que vous y faites du bien, je ne vois pas en effet pourquoi vous songeriez à en partir. » <sup>(8)</sup>

L'abbé Bruchési n'en met pas moins en pratique les conseils de son mentor. Lorsqu'il est allé passer quelques jours dans sa famille, à Montréal, au temps de Noël, on lui a posé maintes questions, on a voulu savoir comment il avait pu abandonner sa « chère ville », s'il avait l'intention d'y revenir bientôt. Chaque fois, il a répondu d'une manière évasive, avec la plus grande prudence. « Il est si facile de se compromettre dans ce pays », mande-t-il à son correspondant <sup>(9)</sup>. N'empêche que M. Palin ne saurait trop le mettre en garde et lui recommander une extrême discrétion sur ce qui le concerne pour l'avenir. « L'expérience vous a appris que l'on a bien vite brodé toute une histoire sur une parole tout à fait simple et qui vous était échappée sans aucune attention ou intention particulière. Pour mon compte je suis persuadé que votre séjour à Québec vous est très utile, quel que soit le parti que vous preniez plus tard » <sup>(10)</sup>.

De toutes les questions qui agitèrent l'opinion publique, au Canada français, pendant le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, l'imbroglio universitaire était bien celle dont l'abbé Bruchési pouvait être le plus préoccupé. Non pas qu'il pût et dût rester indifférent aux accusations de libéralisme doctrinaire dont l'archevêque de Québec et Laval étaient l'objet — quand de hauts dignitaires ecclésiastiques n'étaient pas dénoncés comme francs-maçons — ni aux attaques dirigées contre certains laïques, certains prêtres, voire certains évêques qui passaient pour partisans ou artisans de l'« influence indue » dans les campagnes politiques où « rouges » et « bleus » se faisaient une guerre sans merci. Montréalais d'origine, que les circonstances avaient conduit à Québec, comment aurait-il pu se désintéresser du problème que posait, depuis 1876, la fondation de la succursale universitaire dans sa ville natale ? On se rappelle que l'année même où Laval avait reçu la charte pontificale qui en proclamait l'érection canonique, l'autorité compétente — la hiérarchie ecclésiastique étant d'accord — avait résolu d'établir une succursale à Montréal. Entre autres choses, cette décision avait mis fin aux espoirs que Sulpiciens d'une part, Jésuites de l'autre entretenaient de se voir confier la direction d'une université indépendante. Deux ans plus tard, en 1878, la succursale inaugurerait son enseignement

<sup>(8)</sup> Lettre du 13 novembre 1880.

<sup>(9)</sup> Lettre du 10 janvier 1881.

<sup>(10)</sup> Lettre du 20 janvier 1881.



avec quatre facultés, dont deux furent effectivement mises sur pied en septembre: la théologie et le droit. Deux autres, celle des sciences et des arts n'étaient pas encore au point et celle de médecine se heurtait tout de suite à un obstacle de taille qui est à l'origine de l'imbroglio universitaire dont la vie du Canada français allait être empoisonnée pendant près de quinze ans. C'est qu'il y avait, à Montréal, une École de médecine — l'École Victoria — fondée par des Anglo-protestants une quarantaine d'années plus tôt, mais devenue à peu près totalement canadienne-française et catholique. Or, l'École Victoria entendait demeurer autonome. Le recteur de Laval n'était pas de cet avis. La discussion d'abord courtoise ne tarda pas à s'envenimer. De pourparlers en pourparlers, on en vint à se lancer de part et d'autre les plus violentes accusations. La presse s'en mêla et les articles des journaux, eux-mêmes divisés en deux camps, n'eurent point pour effet de calmer les esprits. Laval, finalement, entreprit de fonder, dans les cadres de sa succursale montréalaise, une nouvelle École de médecine dont les portes s'ouvrirent à l'automne de 1879. La rupture était déjà complète entre Laval et Victoria, les partisans de cette dernière institution niant aux autorités de Laval le droit de s'établir en dehors des limites de Québec. D'où appels au Secrétaire des Colonies, à Londres, qui ne voulut pas se mêler de l'affaire, menaces de poursuites et sommation de Victoria à Laval (mars 1881), sans parler des voyages à Rome où s'accumulèrent mémoires, requêtes et contre-requêtes. Bien entendu, la presse y alla de ses commentaires... La paix semblait de plus en plus éloignée lorsque l'Université Laval, avec l'appui de tous les évêques, fit adopter en avril, par l'Assemblée législative de Québec, une loi qui clarifiait tout au moins ses pouvoirs quant à l'établissement d'une succursale; ce qui ne contribua point, bien au contraire, à faire cesser les accusations de libéralisme doctrinaire reprises, avec plus de violence que jamais, contre l'archevêque de Québec et Laval.

Notre jeune abbé, comme on peut l'imaginer, se gardait bien de prendre parti. Toujours heureux d'habiter Québec où le cercle de ses amis et de ses admirateurs ne cesse de grandir, il s'empresse d'écrire au bon M. Palin: « Dans ma petite chambre — il habite le Séminaire en attendant de loger au Grand Séminaire dont la construction est à la veille de commencer — avec mes livres, et dans ma classe de théologie, je suis bien tranquille »<sup>(11)</sup>. Quand il a des loisirs, c'est à la litté-

(11) Lettre du 11 mai 1881.

rature qu'il les consacre, passant des heures à relire les grands classiques, les poètes contemporains, de Lamartine à Hugo et Leconte de Lisle, les prosateurs, Chateaubriand, Montalembert, Sainte-Beuve et Veuillot. Et le milieu qu'il fréquente est pour lui un stimulant, car, reconnaît-il sans hésitation, « on s'occupe beaucoup de littérature à Québec ». N'y a-t-il pas aussi les sermons et les conférences qu'on lui réclame ? En cette même année 1881, précisément, n'a-t-il pas inauguré la saison de l'Institut Canadien — dont il deviendra l'un des directeurs — par une conférence magistrale sur « le pouvoir temporel des Papes » ? Et le lendemain Thomas Chapais a écrit dans *Le Courrier*: « Ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre ne l'oublieront pas de sitôt ». A l'exemple des auditoires de choix, présidés par l'archevêque Taschereau ou le lieutenant-gouverneur Robitaille, qui ne ménagent pas leurs applaudissements au jeune orateur, les journaux ne tarissent pas d'éloges. « Ils m'ont fait rougir, confesse l'abbé, et, maintenant, j'ai presque honte de me montrer. » Or voici que, le 17 mai, il a l'immense douleur de perdre son père. Suivant sa propre expression — et ce n'est pas de la vaine littérature — il est dans le deuil pour le reste de sa vie.

Fort heureusement, l'épreuve interrompt à peine le travail et une autre année académique s'achève. L'abbé partage ses vacances, tout en poursuivant ses lectures et ses études, entre Montréal, La Malbaie — où il est l'hôte du curé Doucet et où il fait la connaissance de Laure Conan — et Saint-Denis dont Thomas Chapais lui fait les honneurs dans la maison de son père, le sénateur Jean-Charles Chapais. Tout ce qu'il faut en somme pour oublier l'imbroglio universitaire qui rebondit en septembre, bien qu'une lettre du cardinal Siméoni, préfet de la Propagande, prescrive de s'en tenir au décret du 1er février 1876. A première vue, Laval gagne sa cause. C'est du moins ce que pense l'abbé qui écrit à son fidèle correspondant de Baltimore: « Personne ne s'attendait à une décision aussi prompte. Nos amis de Montréal lisent les décrets du Saint-Siège et ne veulent pas en croire leurs yeux »<sup>(12)</sup>. Et M. Palin de lui renouveler l'expression de sa confiance: « De plus en plus je crois que vous vous félicitez d'avoir, momentanément du moins, quitté Montréal; car, assurément, vous êtes en état de faire plus de bien aux autres et de vous en faire à vous-même, à Québec qu'à Montréal. » Mais le Sulpicien insiste pour que son « enfant » devienne un saint, tout en lui conseillant, d'autre part, d'ac-

(12) Lettre du 11 octobre 1881.

cepter les invitations qu'il reçoit de parler à Montréal, si Mgr Fabre approuve volontiers la chose. Or, de cela l'abbé n'est pas très sûr. Certes, il s'est imposé comme règle de ne jamais, à Québec même, faire un sermon ou une conférence sans consulter auparavant Mgr l'archevêque ou M. le grand-vicaire Légaré avec lequel il est très intime. Et ceux-ci sont loin d'y objecter. Il n'en va pas de même, semble-t-il, à l'évêché de Montréal.

Un jour de janvier 1882, l'abbé a prononcé une conférence sur la charité. Israël Tarte a livré aux lecteurs du *Canadien* (21 janvier 1882) ses impressions toutes chaudes: « M. Bruchési a l'air d'un enfant, mais d'un enfant qui promet... Dès qu'il monte à la tribune il commande la sympathie... Il parle avec une facilité extraordinaire. Quel langage châtié ! Sa période élégante, sans prétention, nous fait battre des mains malgré nous... Il a été acclamé, acclamé encore... et... couvert de bravos. » Pour Thomas Chapais, le nom du conférencier au « merveilleux talent » mérite de prendre place dans la liste, fort appréciable pour l'époque, des orateurs canadiens. La conférence a eu un tel retentissement qu'avant sa publication en brochure, on la lui redemande à Lévis, et les Montréalais voudraient l'entendre à leur tour. Mais l'abbé a su que Mgr Fabre n'est pas de cet avis. Bien plus, il a appris que M. Rousselot, curé de Notre-Dame, ayant projeté de le faire prêcher le 24 juin, s'en est ouvert à l'évêque de Montréal qui s'y est formellement opposé: « Non ! je ne veux pas entendre parler de M. Bruchési. Il est trop jeune; vous allez lui tourner la tête. » Le vénérable évêque a même reproché à M. Rousselot, en y mettant les formes, d'avoir jusqu'ici fait prêcher l'abbé trop souvent à Notre-Dame. Tout en se gardant bien de donner tort à Mgr Fabre, M. Palin félicite le jeune professeur de la décision qu'il a prise de ne pas répéter, à Montréal, au profit des aveugles de Nazareth, sa conférence sur la charité, « puisque cela est désagréable à Monseigneur. » Il l'invite à compter sur des jours meilleurs: « J'espère que le bon Dieu en a encore en réserve pour un avenir qui n'est pas très éloigné. » Il n'en juge pas moins bon de le rassurer: « Vous serez approuvé par un grand nombre, mais vous en trouverez d'autres qui ne goûteront pas ce que vous faites: ne vous inquiétez pas plus du jugement des uns que des autres; allez droit à Dieu sur l'avis de ceux que vous consultez en sa présence, et tenez-vous en paix » <sup>(13)</sup>. Somme toute, l'abbé peut être content. « L'occupation

(13) Lettre du 29 mars 1882.

et le travail, lui écrit toujours M. Palin, ne vous manquent pas à Québec. Remerciez Dieu de vous avoir mis dans un milieu aussi favorable pour développer vos facultés et acquérir des connaissances bien précieuses pour l'avenir »<sup>(14)</sup>.

En septembre 1882, la construction du Grand Séminaire est achevée. L'abbé Bruchési, qui compare le nouvel édifice à un « beau palais », y occupe une chambre donnant sur le fleuve et les jardins, « haute, bien éclairée, modeste ». C'est dans ce cadre qu'il rédige désormais ses articles, qu'il prépare ses instructions pour les pensionnaires des Ursulines ou celles de Bellevue, ses conférences toujours goûtées, ses leçons de dogme et d'apologétique pour des « élèves plein d'ardeur » dont la compagnie lui procure de grandes consolations. De fait, il n'est pas de beaucoup leur aîné, même si, le 29 octobre, il souligne par ces mots le vingt-septième anniversaire de sa naissance: « Vingt-sept ans ! Mon Dieu, que le temps passe vite ! Mon enfance, mes belles années de collège: comme tout cela est déjà loin ! Je n'éprouve cependant pas de regret. Je me dis qu'en vieillissant, nous nous rapprochons du ciel ». C'est donc l'avenir qu'il envisage, et même son avenir terrestre, car l'heure doit sonner où il lui faudra opter entre l'établissement définitif à Québec et le retour à Montréal. Il sait bien qu'il ne peut demeurer indéfiniment prêtre auxiliaire. Sans doute, va-t-on lui parler de son agrégation au Séminaire. Que devra-t-il répondre si on la lui offre ? Il aime le genre de vie qui est le sien depuis plus de deux ans — bientôt trois — et il n'a jamais eu l'impression d'être un étranger, encore moins un indésirable au sein de l'institution où il compte des amis si dévoués, si sûrs. Qu'on lui propose de s'agréger au Séminaire, et il en parlera à Mgr Fabre. Si l'avis de Sa Grandeur est qu'il doive se fixer à Québec, il acceptera les propositions de ses supérieurs. M. Palin, à qui il a une fois de plus demandé conseil, répugnerait, si étrange que cela paraisse, à ce que le « cher enfant » sollicite son entrée à Saint-Sulpice. Il lui recommande de bien réfléchir, tout en reconnaissant que l'abbé ne saurait « rester plus longtemps au milieu de ces Messieurs sans être l'un d'eux ». D'autre part, le Sulpicien ne voit pas comment l'abbé pourrait retourner tout de suite à Montréal, la porte n'étant pas encore ouverte, du moins à ce qu'il lui paraît, bien que Mgr Fabre se montre déjà dans les meilleures dispositions à son égard. L'abbé Bruchési, de son côté, reconnaît que l'évêque lui témoigne depuis quelque temps

---

(14) Lettre du 12 mai 1882.

beaucoup d'affection, allant même jusqu'à l'autoriser cette fois à donner à Montréal une conférence sur « Rome et l'Italie », conférence qui remporte le plus vif succès, comme celle qu'il prononce, à Laval, sur « les Catacombes », ou, à l'Institut Canadien, sur « Léon XIII ». Et Léon Lefranc (Ernest Gagnon) le loue de « vivre d'une vie religieuse, laborieuse, intellectuelle », d'« avoir en horreur ce fléau de la littérature et des arts qui s'appelle la vanité »<sup>(15)</sup>. Mais tout cela ne résoud point le problème de l'agrégation. Aux yeux de M. Palin, si l'abbé entend faire une première démarche auprès de Mgr Fabre, qu'il la fasse sans arrière-pensée, sans y mettre trop de « prudence humaine ». Qu'il s'ouvre donc au prélat de manière qu'il puisse en recevoir un véritable avis, « non pas une simple approbation »<sup>(16)</sup>. Le jeune professeur semble croire de plus en plus qu'il pourrait s'agrèger — « s'agrèger ce n'est pas s'engager à rester au Séminaire toute sa vie » — quitte à s'en aller plus tard si l'enseignement le fatigue trop ou si un autre poste lui est offert. C'est ce que lui suggère son ami, l'abbé Marois. Bien plus, c'est sur le conseil de ce dernier qu'il va voir le surintendant de l'Instruction publique. Sur le ton de la confiance, il laisse carrément entendre à M. Ouimet qu'il aimerait devenir principal de l'École Normale le jour où M. Lagacé, alors titulaire et en très mauvaise santé, se retirerait. « Il y a là une grande et belle œuvre à accomplir, écrit-il à M. Palin. Cette œuvre serait dans mes goûts ». Le surintendant a écouté son interlocuteur avec beaucoup de bienveillance. En temps opportun, il pensera à ce que l'abbé lui a confié; mais ce ne pourra pas être avant un an ou deux. Et puis, c'est... l'archevêque qui nomme. En réalité, lorsque M. Lagacé mourra en novembre 1884, l'abbé Bégin lui succédera<sup>(17)</sup>. A cette date, le problème ne se posera plus pour l'abbé Bruchési que les circonstances auront, dans l'intervalle, contraint de prendre une décision. En attendant, ce dernier est bien résolu de ne rien faire sans la permission, voire sans l'avis de Mgr Fabre. Même s'il croit, avec M. Palin, que « bien souvent il y a quelque chose du loup dans ceux avec qui nous avons à traiter »,<sup>(18)</sup> il préfère, comme celui-ci le lui recommande, « ne pas trop s'inquiéter du terme de sa route ici-bas ». Il comprend, à la lumière de ce que son père spirituel

(15) *L'Étendard*, mars 1883.

(16) Lettre du 21 avril 1883.

(17) L'abbé Bégin deviendra évêque de Chicoutimi en 1889.

(18) Lettre du 3 mai 1883.

lui écrit, qu'« il ne doit pas toujours marcher sur des feuilles de roses, à la suite de Notre-Seigneur couronné d'épines. »

Les « roses », au surplus, ne manquent pas, même si elles ne sont point cueillies sans effort et sans... piqûres. Ses grandes vacances de 1883, il les partage, cette fois encore, entre Montréal, La Malbaie et Saint-Denis, avec, en plus, grâce à l'intervention du sénateur Chapais, une excursion de dix jours dans le golfe Saint-Laurent, à bord du *Napoléon III*, solide caboteur du ministère canadien de la Marine. A la rentrée, il reprend avec joie son enseignement, accepte d'aller prêcher à Woonsocket (États-Unis), où la presse proclame sa « parole éloquente et entraînant ». A la célébration des noces du curé Hébert, de Kamouraska, il improvise un sermon mémorable qui ne fait qu'accroître sa renommée d'orateur. — « Quelle aventure j'ai eue là ! » —. En décembre, sous le pseudonyme de Louis des Lys, il fait paraître des *Vœux de bonne année* que le *Journal de Rome* qualifie de « petit chef-d'œuvre de sentiment et de bonne langue française ». De nouveau, l'Institut Canadien le réclame, et il y parle cette fois des « conférenciers de Notre-Dame de Paris », dont l'un, le Père Monsabré, deviendra bientôt son ami.

Somme toute, que pourrait désirer de plus le jeune professeur tellement apprécié, tellement recherché, qui a la finesse d'une aiguille d'or, même s'il n'échappe point aux mauvais coups de l'envie, même s'il lui semble parfois que l'Université Laval est devenue « l'adversité Laval » ? C'est que l'imbroglio universitaire n'est pas sur le point d'être démêlé au printemps de 1884. Il a au contraire empiré depuis qu'à la suite d'une requête, signée par tous les évêques à l'exception de Mgr Laflèche, l'Assemblée législative a reconnu le droit qu'avait Laval d'ouvrir une succursale en dehors des limites de Québec, depuis que l'École Victoria a intenté un procès à l'Université et s'est adressée à Ottawa pour obtenir le désaveu de la loi provinciale, même depuis qu'un décret de la Propagande (27 février 1883) a non seulement prescrit de mettre fin aux attaques contre Laval, mais de lui venir en aide par tous les moyens. Les pourparlers, engagés par Mgr Fabre pour convaincre l'École Victoria de s'affilier à l'Université, après avoir été un temps sur le point d'aboutir, ont échoué, par suite, a-t-on cru, de l'intransigeance du recteur Hamel. De nouveaux appels à Rome ont décidé le Pape à désigner Dom Smeulders, cistercien, comme commissaire apostolique. A Baltimore, M. Palin s'est inquiété. « J'ai bien un peu hâte,

avait-il reconnu, que vous m'écriviez au sujet des événements étranges qui se passent à Montréal et à Québec dans ces derniers temps... Qu'est-ce que tout cela veut dire ? » <sup>(19)</sup> Et l'abbé lui a confié ce qu'il a appris: « On ne sait pas, écrit-il le 5 octobre, quand le commissaire apostolique arrivera. Le Séminaire a signifié officiellement aux évêques que le délégué, avant toute tentative de conciliation, devra trouver d'autres moyens de soutenir les facultés laïques de l'Université, à Québec comme à Montréal. Le Séminaire ne peut plus désormais continuer à faire ces dépenses considérables sans compromettre l'œuvre de Mgr de Laval. Ces dépenses annuelles se montent à plus de 8.000 piastres. Victoria a 150 élèves, Laval un nombre insignifiant. »

Lorsque le délégué Smeulders arrive à Québec le 22 octobre 1883, l'abbé Bruchési reconnaît qu'« on en dit beaucoup de bien. » D'après ce qu'il sait, le commissaire apostolique restera à Québec « quelque temps encore avant d'aller dans les autres diocèses. Les évêques viennent le voir successivement et ont de longs entretiens avec lui... Ce délégué est un homme savant, un vrai diplomate et, de plus, un saint religieux ». C'est le vœu de M. Palin et de son correspondant qu'il apporte la paix véritable. La tâche n'est cependant pas facile. D'après ce que raconte l'abbé, Dom Smeulders lui-même n'est pas à l'abri des coups: « On dit bien des choses du délégué. On l'accuse, on le dit compromis, etc., etc. Grande excitation à Montréal. Quel pays ! Quelles gens ! Parfois, j'éprouve de grands dégoûts, de profondes tristesses ! » <sup>(20)</sup> Si, encore, il n'y avait que l'imbroglio Laval-Victoria... Mais il est de plus en plus question de la division du diocèse de Trois-Rivières, dont le fougueux Mgr Laflèche, champion des ultramontains, ne veut pas entendre parler, et il y a les accusations de libéralisme portées contre l'ancien recteur Hamel, soupçonné, par surcroît, sinon d'avoir partie liée avec la franc-maçonnerie, du moins de ne pas lui être hostile. Car, pour Tardivel, dans *La Vérité*, et pour les membres du Cercle catholique — où l'abbé compte plusieurs amis — il y a des francs-maçons partout. Chez quelques-uns d'entre eux, qui sont souvent de bonne foi, c'est une véritable obsession, comme en témoigne la poursuite du docteur Jean-Étienne Landry contre le recteur Hamel, devant l'officialité. L'abbé Bruchési n'a pas tort de croire que le délégué « restera encore plusieurs mois », de penser que l'École Victoria « continuera à

<sup>(19)</sup> Lettre du 7 septembre 1883.

<sup>(20)</sup> Lettre du 20 novembre 1883.

donner ses cours comme par le passé », que les facultés laïques de Laval peuvent être fermées à Québec et à Montréal, d'être à peu près sûr que « le diocèse de Trois-Rivières sera divisé *non obstantibus quibuscumque*. »<sup>(21)</sup> A-t-il exprimé publiquement une opinion ? A-t-il pris partie entre les « belligérants » ? Toujours est-il qu'il croit devoir révéler à M. Palin, lui aussi confiant malgré tout dans le succès final de la mission de Dom Smeulders: « Ici les difficultés sont loin d'être réglées. Ma position devient de plus en plus délicate — on ne lui a pas encore offert l'agrégation —. J'ai des ennemis et des ennemis ! Je sais qu'on interprète mal mes actes et mes paroles. Je suis calme cependant, très calme, et je donnerai à l'autorité toutes les explications qu'elle peut désirer, si elle me les demande. Mais jusqu'à présent, on ne m'a absolument rien dit... J'ai travaillé beaucoup, je me suis dévoué pour l'Université Laval, et je suis prêt à me dévouer encore. Mais si Dieu me veut ailleurs, j'irai ».<sup>(22)</sup> A quoi M. Palin s'empresse de répondre: « Ce que vous me dites de votre position à Québec ne me surprend pas. On doit en effet tout examiner en vous, vos paroles, vos démarches; raison pour vous de continuer à être prudent et discret »<sup>(23)</sup>. » Toutefois, comme le Sulpicien le fait remarquer à son correspondant, « la bonne disposition de Mgr Fabre est d'un heureux présage pour votre retour à Montréal »<sup>(24)</sup>. » Or voilà que, pour mettre le comble à tout, l'Institut Canadien, de Montréal, reprend vie; ce qui est quelque chose d'« épouvantable » aux yeux de M. Palin, à l'heure même où l'abbé Bruchési est élu directeur de l'Institut Canadien de Québec. « Que cette institution tienne en échec son homonyme de Montréal », lui écrit-il en le félicitant.

Et l'imbroglio universitaire persiste. Il est de plus en plus rumeur que Laval supprimera les chaires de droit et de médecine. M. Palin juge la solution on ne peut plus fâcheuse et inopportune, car, sans être admirateur du mode de faire de Laval dans ses rapports avec Victoria, il considère « comme un malheur que ces deux branches importantes ne soient pas sous le contrôle immédiat de l'Université ». Quant à Mgr Fabre, qui, au dire de M. Palin, ne voudrait plus emboîter le pas à l'archevêque de Québec, qui aurait déclaré à Dom Smeulders avoir

(21) Lettre du 20 février 1884.

(22) Lettre du 11 décembre 1883.

(23) Lettre du 16 décembre 1883.

(24) Lettre du 24 janvier 1884



« assez longtemps souffert de cet esclavage », il est parti pour Rome et la rumeur, encore, veut qu'il en revienne avec le titre d'archevêque <sup>(25)</sup>.

A Saint-Sulpice, pendant ce temps, on ne renonce pas à s'attacher totalement le jeune abbé, dont la réputation brise peu à peu les cadres étroits où certains esprits jaloux et envieux auraient voulu l'enfermer. Mais lui-même, tout en se reprenant à désirer revoir Montréal, n'accorde plus aucun crédit à sa vocation sulpicienne. « M. Colin, écrit-il le 5 mai 1884, à son correspondant de Baltimore, m'a demandé à Mgr Fabre comme vicaire à Notre-Dame. Mgr m'a fait part de ce désir de votre supérieur. Je n'ai pas hésité à décliner l'honneur et Mgr m'approuve. Je ne voudrais jamais rester à Saint-Sulpice comme prêtre auxiliaire. Mgr désirerait, je crois, me voir retourner à Montréal. Moi, je ne veux que ce que veut le bon Dieu. »

Quand il s'exprime de la sorte, l'abbé Bruchési ne soupçonne pas encore que sa santé est ébranlée. Et voilà que, soudainement, à la fin de mai, rien ne va plus. Fort inquiet de ce qui lui arrive, il s'en va passer quelques jours dans sa famille, puis se retire dans la maison sulpicienne d'Oka. Il lui semble avoir sur le cœur « une montagne de tristesse ». Les médecins lui prescrivent un repos complet jusqu'en septembre. La pensée de la mort l'assaille sans l'effrayer. « Retournerai-je au Séminaire de Québec ? C'est ce que je ne puis dire », écrit-il le 8 juin à M. Palin qui s'efforce de le remonter dans une lettre du 14: « Ne vous mettez pas dans la tête de vous en aller si tôt... Vous avez encore à faire en vous et hors de vous avant de partir ». Mais peut-être serait-il à propos que le professeur suspende ses cours à l'Université et prenne une année de repos dans le diocèse de Montréal. Mgr Fabre pourrait lui donner quelque occupation sans lui imposer aucune charge. Finalement, la résolution est prise. « C'est décidé: je quitte le Séminaire, le médecin me disant que, dans l'intérêt de ma santé, je dois abandonner l'enseignement. Je vais faire un voyage en Europe et ensuite je rentrerai dans le diocèse de Montréal. Mgr Fabre est content. J'ai écrit à M. Hamel hier pour lui offrir ma démission. » La lettre à M. Palin est du 19 août. Le même jour, l'abbé Marois annonce la nouvelle à Thomas Chapais: « Par une lettre du 18 août à M. le supérieur du Séminaire de Québec, notre excellent ami, M. l'abbé Bruchési, a donné sa démission comme membre auxiliaire... Consum-

(25) Lettre du 27 mars 1884

*matum est.* Consommée cette perte réelle et vraiment grande que fait l'Université... Consommé le sacrifice que nous avons à faire d'un ami qui nous est cher et dont le talent, les vertus, les bonnes idées nous rendaient si fiers. »

Deux mois plus tard, l'abbé Bruchési est à New-York où il s'embarque à destination du Havre. Tout le long du voyage, il peut faire le bilan de ses quatre années québécoises. Ce bilan est tout à l'honneur du prêtre pieux et zélé, du professeur érudit et disert, du remarquable conférencier, de l'orateur entraînant, de l'homme aimable que Québec n'oubliera pas de sitôt. Lui non plus n'oubliera rien ni personne. Avant de partir, il a écrit à Thomas Chapais: « Sachez que je l'aime, moi aussi, le cher public de Québec. Je ne m'en éloigne qu'à regret. Jamais je ne pense à nos belles fêtes de l'esprit et du cœur, à nos conférences à l'Institut, à la basilique, sans une émotion douce et profonde. Les quatre années que j'ai passées à Québec compteront parmi les plus belles de ma vie. Je ne laisse point sans tristesse tant de personnes et tant de choses aimées. »<sup>(26)</sup> Quand il arrive au Havre, c'est pour y faire la connaissance du Père Monsabré dont il a déjà si bien parlé, à Québec même, à qui il se confesse et qui devient tout de suite son ami. Il lui confie ses peines et ses angoisses, un peu comme il le fait à M. Palin, tout désolé d'apprendre que son « cher enfant » ne compte pas sur une longue carrière. Nul doute que le célèbre prédicateur, à l'exemple du Sulpicien, n'ait encouragé le prêtre de moins de trente ans, dont l'état de dépression physique, voire morale, l'inquiète beaucoup, à se tenir dans un grand calme au sujet de son avenir. Et voilà qu'après quelques semaines passées sous le toit des Aubry, à Angers, semaines coupées d'intéressantes rencontres et de précieux entretiens avec Mgr Freppel, Hervé-Bazin, René Bazin — qui, sur les instances de l'abbé et de Chapais, accepte de collaborer à *L'Étendard* — avec Victor et Théodore Pavie, l'ancien professeur de Laval constate avec joie que la santé revient. Il s'empresse de l'annoncer à Thomas Chapais, qui s'étonne de n'avoir pas encore reçu une ligne de sa main: « Je ne suis plus cet abbé si maigre, si pâle, si faible, que vous avez vu à Saint-Denis... Les travaux que je m'étais imposés pour *notre cher vieux Québec* m'avaient fatigué sans que je m'en aperçusse. » Et, dans « le cher vieux Québec », on ne cesse d'évoquer le souvenir de celui dont la vieille capitale déplore l'éloignement. Lui, il va d'Angers à Tours

(26) Lettre du 18 octobre 1884.

où il entend le fameux Père Hyacinthe Loyson, qu'il appelle, en dépit de la forme brillante dont est enveloppée une faible doctrine, en dépit de quelques accents sublimes, un « comédien », un « poseur », un « sophiste ». Puis, c'est Paris, « ce grand, ce beau Paris que j'aime et que j'ai revu avec bonheur », où il est reçu dans la famille de l'abbé Rivière — futur archevêque d'Aix-en-Provence — où il fréquente les bureaux de *L'Univers* dont Elise et Eugène Veuillot lui font les honneurs, où il rencontre régulièrement le comte de Mun, Xavier Marmier, madame Craven, Claudio Janet qui lui fait connaître la Société d'Économie sociale fondée par Le Play. Avec son plus jeune frère, Charles, venu le rejoindre à Paris, il part pour Rome où il voit Dom Smeulders qu'il trouve profondément triste. « Lui aussi, écrit-il à M. Palin, a manqué de prudence dans sa conduite et ses mémoires: ici, on n'a fait aucun cas de son témoignage. » Il a bien raison de penser qu'au Canada tout doit être en feu puisque le diocèse de Mgr Laflèche est divisé. Il n'est qu'un petit prêtre, sans aucune mission, sans aucune autorité. Et pourtant des cardinaux l'invitent à déjeuner ou à dîner: Oreglia, Siméoni, Pitra qui passe, au dire d'Ernest Gagnon, pour avoir conduit la bataille contre les ultramontains et qui, d'après l'abbé, semble maintenant en disgrâce. Nul doute qu'il ne soit question, dans ces entretiens, du décret d'août 1884 par lequel Laval, avec sa succursale montréalaise, était reconnue comme la seule université catholique qu'il fallait aider par tous les moyens, y compris les honoraires de certaines messes basses.

En septembre 1885, l'abbé Bruchési est de retour à Montréal. Mgr Fabre ne deviendra archevêque que l'année suivante, en même temps que Mgr Taschereau recevra la pourpre et le chapeau. L'École Victoria et la faculté de médecine en arriveront à fusionner et la succursale montréalaise de Laval, suivant le désir des évêques de la nouvelle province ecclésiastique qui réclament la liberté d'agir dans leurs affaires locales, finira par obtenir un commencement d'autonomie en attendant la proclamation, en mai 1919, de l'indépendance totale.

Dans l'intervalle, l'abbé Bruchési fait du ministère paroissial à Saint-Joseph, puis à Sainte-Brigide. Après moins de deux ans, Mgr Fabre le rappelle, auprès de lui, à l'archevêché où il dirige la *Semaine Religieuse*, tout en étant professeur à la faculté des arts de la succursale; et il l'emmène faire un tour d'Europe, en 1888-89, comme secrétaire particulier. L'un des résultats de ce voyage ne sera pas autre chose

que le décret *Jamdudum* de Léon XIII (février 1889) en vertu duquel la succursale montréalaise de Laval a désormais un vice-recteur désigné par les seuls évêques de la province ecclésiastique concernée. Le bruit a même couru que le premier titulaire serait l'abbé Bruchési. Mais ce dernier n'y tient absolument pas: « J'espère, écrit-il à M. Palin, qui vit désormais à Rome, que Dieu ne me soumettra pas à cette épreuve. J'ai une petite vie heureuse et tranquille; je me livre à des études que j'aime et je fais, il me semble, un peu de bien. Je ne désire pas le changement. Je laisse l'honneur à qui voudra le prendre; mais l'honor sera bientôt *onus* ». <sup>(27)</sup> D'autre part, il ne cache pas que la décision de Rome répond à ses vœux et il en annonce, à vingt ans de distance, l'inéluctable conséquence: « Il surgira nécessairement des conflits et les conflits amèneront la séparation... » Mais l'abbé, bientôt le chanoine Bruchési (1891) ne pouvait certes prévoir qu'il serait le principal artisan de cette séparation, qu'après avoir été, entre autres choses, commissaire de la Province de Québec à l'Exposition internationale de Chicago et président du Bureau des Commissaires d'écoles catholiques, à Montréal, il serait élu, le 25 juin 1897, archevêque de sa ville natale. Ce jour-là, par la plus curieuse des coïncidences, le chanoine Bruchési se trouvait à Québec. Il y était arrivé la veille pour participer à la correction des examens du baccalauréat, gardant au fond de son cœur bouleversé le secret du choix qu'avait fait Léon XIII. Le matin même du 25 juin, en la fête du Sacré-Cœur, il disait la messe dans la chapelle des Ursulines, ses amies. C'est au moment où la messe allait s'achever que l'abbé Marois — devenu Mgr Marois et vicaire général du diocèse (1890) — pénétra en hâte dans la chapelle et déposa sur l'autel la dépêche qui venait d'arriver de Rome, annonçant la nomination du « petit-prêtre-qui-m'aide » du bon abbé LeMoyne au siège archiepiscopal de Montréal, occupé jusqu'en décembre de l'année précédente par Mgr Fabre.

Un autre lien s'ajoutait donc, en ce grand jour, à tous ceux qui rattachaient le nouvel archevêque à la ville de Québec. Que d'autres s'y joindraient par la suite ! En attendant, s'il faut en croire le témoignage des contemporains et des journaux de l'époque, la joie des Québécois, en apprenant la nouvelle, égala celle des Montréalais. Il n'y avait pas si longtemps après tout que le sermon de la Fête des Rois avait été prononcé dans la basilique, que de si nombreuses conférences, de

(27) Lettre du 3 avril 1889.

si éloquentes discours et de si beaux sermons avaient été entendus aux quatre coins de la ville. Aussi bien, les souhaits de la population québécoise à l'adresse de celui dont elle avait admiré le zèle, applaudi la parole, goûté la vive intelligence et le charme, furent-ils aussi ardents que ceux des Montréalais. Et ces souhaits, la Providence devait les exaucer pendant près d'un quart de siècle.

\* \* \*

Il faudrait tout un livre, et encore ! pour rappeler ce que fut l'épiscopat du deuxième archevêque de Montréal, dominé par l'apothéose du Congrès Eucharistique International de 1910, couronné par dix-huit ans de souffrances d'autant plus méritoires, croyons-nous, qu'elles étaient prévues, qu'elles furent acceptées généreusement et qu'elles durèrent — il convient de le proclamer — sans que l'esprit toujours lucide et la mémoire toujours fidèle eussent jamais sombré sous leurs coups. Et cette mémoire étonnante ne cessa pas de ramener à Québec, où il avait vécu plus de quatre ans, où il retourna tant de fois par la suite, le prélat malade qui, au moment de la séparation définitive d'avec Laval, rendait ce témoignage à la noble université dont il avait lui-même été l'un des professeurs. « A l'heure où nous allons nous détacher de Québec, c'est pour nous un devoir de reconnaître hautement la bienveillance marquée de tout temps par l'Université de Québec à la succursale de Montréal. La nouvelle université tiendra à honneur de considérer Laval comme sa mère. Ses maîtres voudront continuer les traditions de zèle pieux, d'intégrité doctrinale, de patriotisme éclairé et de compétence pédagogique qui sont la gloire de Québec. Une saine et fraternelle émulation contribuera à élever encore le prestige depuis longtemps acquis à l'enseignement supérieur dans cette province. »

Et combien d'autres témoignages de cette fidélité du souvenir nous offrent, pour nous en tenir à elles, les lettres de l'archevêque ! En voici une première, écrite à madame Ernest Gagnon, le 16 septembre 1915, au lendemain de la mort du vieil ami: « Vous vous rappelez les « Vendredis » de votre maison de la rue Hébert. Que d'heures charmantes, instructives, nous avons passées là, ensemble ! J'évoque en ce moment les plus chers souvenirs de mon séjour à Québec. » Et en voici une autre, à l'adresse celle-là de sir Thomas Chapais, et dans laquelle le prélat donne son avis sur le projet que certains catholiques caressent

d'envoyer à Rome un laïque pour y défendre les intérêts canadiens-français: « Que nous sommes loin des beaux jours de Québec, où je balbutiais sur la « Charité », où vous faisiez vos belles conférences sur les « Classiques et romantiques ! »

Un jour, comme il vient d'être dit — ce fut en 1920 — l'épreuve surgit à l'improviste.

*Oui, l'aigle, un soir, planait aux voûtes éternelles  
Quand un grand coup de vent lui brisa les deux ailes !*

Lorsque, d'une main qui ne tremblait pas, l'archevêque se remit quelques années plus tard à correspondre — et l'écriture était restée la même — c'est à Chapais qu'il s'adressa en ces termes: « Vous serez surpris d'apprendre que j'ai recommencé à écrire... Vous êtes le premier ami de Québec à qui j'envoie ces mots. » L'ami de toujours ne fut du reste pas le seul à recevoir des lettres assez régulièrement entre 1936 et septembre 1939. Mademoiselle Blanche Gagnon, fille d'Ernest, en reçut plusieurs. « Votre père n'était-il pas un de mes meilleurs amis?... Je n'ai pas oublié les « Vendredis » de la rue Hébert. » Au cardinal Villeneuve, le 19 juin 1938, à l'occasion du Congrès Eucharistique National, il exprimait le regret de « remettre à plus tard le bonheur de revoir Québec où j'ai passé jadis quatre belles années et où je possède encore de bons amis que je n'ai pas oubliés... Depuis vingt ans, la cité de Québec s'est transformée évidemment, comme la ville de Montréal. Mais j'en connais de *bons bouts* par cœur... » C'est peut-être à Mgr Louis-Adolphe Paquet, dont il avait été le collègue, dont il admirait la science, avec qui il avait correspondu, que l'archevêque octogénaire a le mieux résumé, en quelques mots, son attachement à la vieille capitale: « Il est à peu près certain que je ne reverrai jamais votre chère ville de Québec; mais j'y vis encore par la pensée et je ne l'oublierai jamais. »

